Les tsiganes écrivent aussi

Les tsiganes sont connus pour être de grands conteurs, pas des écrivains. La parole, plus nomade que l’écrit, leur serait plus familière et conforme à leur mode de vie. Souvent illettrés, ils auraient de tout temps cherché à souder leurs communautés en transmettant oralement les histoires des anciens et les leçons de vie à retenir. Sans doute, mais il n’y a pas que ça, depuis plus d’un siècle (déjà !) des écrivains, souvent originaires des pays de l’Est, ont écrit les premières belles feuilles de la littérature tsigane.

Françoise Mingot, fondatrice de Wallâda, la maison d’édition qui publie ces auteurs en France en retrace la genèse : « Cette littérature est née au milieu du 19e siècle dans les pays de l’Est et en Russie particulièrement, au moment où ils ont créé des abécédaires en langue romani pour les intégrer. Cela a été fait d’une manière relativement intelligente. En Lettonie, d’où vient Vania de Gila (auteur de « Romano Atmo, l’âme tsigane », Wallâda, 1992) c’est la première intelligentsia tsigane en Europe. En échange de leur participation aux combats contre les chevaliers teutoniques, ils ont eu le droit de nomadiser librement et de pratiquer leurs métiers : éleveurs de chevaux, danseurs, chanteurs, médecins, mais aussi officiers… Bref, presque tous les métiers. Cette reconnaissance leur a permis de s’intégrer dans la société à leur rythme et à leur façon ».

En France, où la langue romani n’a pas eu cette chance, les premiers livres ont vu le jour, grâce à l’aide de religieux. Le premier ouvrage « Zanco, chef tribal », publié en 1959 aux éditions La Colombe, « a été recueilli par le père Chatar ». Le deuxième, idem, publié en 1982, «  « Où vas-tu manouche ? Vie et mœurs d’un peuple libre» de Joseph Doerr, a été retranscrit par le père Fleury, l’aumônier des Gitans (et aussi grand résistant pendant la guerre). La maison d’édition Wallâda est d’ailleurs née à ce moment-là, sous l’impulsion du Père Fleury qui avait confié le manuscrit de Doerr à l’éditrice.

Mais le premier grand romancier français, Mateo Maximoff a par contre écrit seul. Il a commencé en prison, à la demande de son avocat qui lui avait demandé de rédiger des « notes sur la vie tsigane » qu’il pensait utile à sa plaidoirie. Puis plus tard, il passa une bonne partie de son temps à écrire dans les camps du sud de la France, où il était interné, pendant la seconde guerre mondiale.

Mort en 1999, il a laissé une œuvre impressionnante, hélas trop peu connue du public gadjé. Sa fille, Nouka Maximoff, devenue conteuse à la mort de son père s’active « pour faire perdurer sa mémoire ». « C’est un autodidacte qui a appris à écrire et à lire tout seul. Son premier livre, Ursitory, écrit quand il avait 21 ans, est entièrement basé sur la réminiscence des histoires tsiganes qui lui avait été racontées. Comme il lisait beaucoup, et tout particulièrement les grands romanciers ; Victor Hugo, Mérimée, Blaise Cendrars… son écriture a évolué petit à petit avec ses influences ». En effet, avec un style et un souffle proche du « Comte de Monte-Cristo » d’Alexandre Dumas, Matéo Maximoff raconte dans « Le prix de la liberté » (Wallâda, 1996) la saga d’Isvan, un esclave qui se rebelle à la fin du 19e siècle en Roumanie (l’esclavage des Roms a pris fin en 1855, après 5 siècles). Un personnage inspiré de son arrière grand-père, ayant participé à la révolte de près de 500 esclaves « enfuis dans les montagnes, où pendant quelques années, ils ont livré des luttes épiques contre la Roumanie ou contre la Hongrie » explique l’auteur en préambule du roman. Personnages ambivalents, rebondissements, histoires d’amours, de jalousie et de trahison, tout y est !

Ses histoires, où les tsiganes sont les principaux protagonistes, n’ont pas été écrites sans douleur. « Ceux qui écrivent sont mal vus dans leur milieu, même si maintenant, ça passe mieux, explique Françoise Mingot. Ils sont quand même admirés. Mais aux premiers romanciers, Mateo Maximoff, Vania de Gila, il leur a fallu un courage énorme ».

Les auteurs ont dû briser un tabou majeur en faisant connaître les secrets de leurs communautés. «  Leur premier élan c’est de raconter la vie autour d’eux. Même Matteo Maximoff, qui est le plus romancier d’entre eux a fixé par écrit leur culture, leur vie, leurs coutumes pour se faire connaître des gadjé. Donc c’est ambigu pour les autres qui n’ont pas envie qu’on dévoile leurs secrets. C’est pareil dans les autres milieux. Mais ici, encore plus parce qu’ils avaient quand même une culture du secret. Ils ont toujours utilisé leur langue pour pouvoir communiquer entre eux, en toute discrétion. Ça les a protégé pendant des siècles. Du coup, on comprend aisément qu’ils se soient sentis trahis »

Bien sûr, l’écriture a eu d’autres effets, plus bénéfiques. Comme de faire connaître l’histoire de ces communautés hétérogènes, leurs inscriptions différentes selon le temps et les lieux où ils se sont enracinés. Dans « Romano Atmo, l’âme tsigane », Vania de Gila raconte l’histoire de sa grande tante « Man’a d’Al’eksandra, « la plus grande révolutionnaire tsigane balto-slave » au tout début du 20e siècle. Il en résume ainsi l’intrigue : « Ces souvenirs m’entraînent tout d’abord, dans l’atmosphère vibrante de la vie tsigane d’antan, au château du duc de Siegelfeld. On voit alors s’affronter les représentants de deux cultures diamétralement opposées : l’une tsigane, ennemie de tout ce qui est conventionnel, et l’autre, germano-balte, l’incarnation même de la réaction. La famille des Siegelfeld fait exception, mais son esprit frondeur ne fait que révéler encore plus ce trait caractéristique des Germano-baltes  ».

La littérature tsigane a aussi l’intérêt de nous faire comprendre leur modernité. Dans un style, proche du témoignage, le dernier livre de Lick, « Romanestan, l’île du peuple rom » (Wallada, 2010) - 4e tome de sa fresque « Scènes de la vie manouche » qui avait commencé par La vie des Sinti Piémontais sur les routes du Var dans l'immédiat avant-guerre - nous plonge dans sa vie de couple dans le sud de la France et dans sa peur existentielle d’avoir perdu son identité tsigane « s’étant trop avancé dans le monde des Gadjé ».

« Encore aujourd’hui, il y a beaucoup de témoignages de vie, couvrant principalement la période de la seconde Guerre mondiale (6 à 7 millions de tsiganes sont morts) mais pas uniquement ; on répertorie également nombre de textes lyriques, le plus souvent écrite en langue romani. Mais on trouve également nombre de littérature strictement fictionnelle : l’adaptation à l’écrit d’une littérature orale (contes et chants) ; très peu de théâtre – activité qui implique une aisance institutionnelle, réelle et symbolique, à laquelle une population aussi discriminée n’accède que très rarement - et des romans. Traitant souvent des discriminations, ils sont nourris de polyphonie, comme souvent dans les littératures émergentes pour jouer sur les différents points de vue : dominé/dominant, disciminé/majoritaire… » résume Cécile Kovacshazy, enseignante en littérature comparée qui organisé un colloque en 2008, à l’Université de Limoges, sur la naissance de la littérature tsigane. (colloque publié dans les deux numéros spéciaux (36 et 37, publiés en 2009) de la revue Etudes tsiganes « Littératures tsiganes : construction ou réalité »)

La relation entre les tsiganes et les gadjé comme dans « La guerre noble. Parole gitane » de Luiz Ruiz (Le navire en pleine ville, 2006) est souvent le cœur du propos. Un rapport qui se joue des ressemblances et des différences, toujours en tension, qui exprime le désir de casser la frontière et la suspicion des gadjé à leur égard. A l’instar de l’échange de Catalana, la petite fille de « La guerre noble » meurtrie par leurs expulsions permanentes des villes, avec son grand-père: « - Comment faire pour que les Gadjos, « voleurs de terre », acceptent de partager cette terre avec nous, les « voleurs de poules » ? – Ne te décourage pas ma fille avant même d’avoir commencé la guerre noble »

 Sabrina Kassa